

Le Voyage de l'eau

1925 mots

11 952 signes

Les pieds dans l'eau, sous la chaleur assommante du soleil tropical, les repiqueurs utilisaient des plants provenant de la pépinière pour les repiquer en touffes, à la sueur de leur front. Le printemps, avec ses eaux miroitées, était le moment idoine pour extraire les premières pousses d'un premier champ où les grains de riz avaient germé pour les replanter dans un deuxième champ plus vaste, permettant ainsi la préservation des racines. Dans cette aire géographique où pluie, humidité et ensoleillement se mêlaient en un chaleureux cocktail ; les repiqueurs profitaient de la brève intersaison entre la mousson d'été et la mousson d'hiver pour former un front dans les rizières gorgées d'eau, avançant imperceptiblement. Accroupis, seules leurs adroites mains semblaient danser entre les plantations. Un calme olympien était nécessaire pour réaliser cette tâche herculéenne au vu de l'étendue titanesque de l'exploitation. En comparaison, les dimensions humaines paraissaient bien lilliputiennes. Les festivités du Têt Nguyễn Dán étaient terminées et il fallait penser aux prochaines bonnes récoltes pour l'actuelle saison de riz. Les agriculteurs de Long An n'en demandaient pas moins. Cette province du sud du Viêt Nam située dans la région du delta du Mékong, encerclée par Tây Ninh, Hồ Chí Minh-Ville, Tiền Giang, Đồng Tháp et le Cambodge, réunissait des conditions idéales pour l'agriculture. Le paysage en témoignait par ses vastes parcelles coiffées de verdure dont la couleur vert citron trahissait l'abondance d'eau dans laquelle la végétation était plongée, ancrée dans un terrain plat et dont l'altitude ne dépassait guère le niveau de la mer. Comme pour briser la monotonie de la vue, diverses habitations et lieux de sépulture rajoutaient leurs touches brunes ou claires çà et là à l'horizon. La paisibilité du lieu en faisait un endroit ultime idéal pour sombrer dans le repos éternel. Les descendants des défunts venaient annuellement déposer et brûler des cierges devant les tombes en marbre taillées impeccablement, en souvenir de leurs ancêtres comme s'il y eut s'agit d'un anniversaire.

Hoàng Phủ Văn Bình Minh lisait consciencieusement un livre scolaire d'histoire et de géographie ; assis en tailleur, près de la porte d'entrée d'un intérieur habillé d'un carrelage qui luisait et chauffait tièdement sous l'effet du soleil printanier du soir. Bình Minh venait tout juste d'atteindre l'âge présumé de la maturité : dix-huit ans, et déjà, le prégnant poids des responsabilités représentait un fardeau colossal à porter sur ses épaules de jeune homme. Son père était mort d'un cancer de l'estomac. C'est ainsi qu'il endossa prématurément le rôle d'homme de la famille à jongler entre les modestes emplois pour aider financièrement sa mère et les études. Sa mère, une femme approchant la quarantaine, pourvoyait à la subsistance du foyer en cultivant la terre, c'est-à-dire qu'elle défrichait des zones vierges. Les deux autres

frères de Bình Minh, encore dans leur prime jeunesse, ne pouvaient participer qu'aux tâches ménagères. L'aîné de la famille, qui avait eu la chance de connaître le père plus longtemps que ses deux autres frères, était souvent perdu dans ses souvenirs de la vie « d'avant », d'avant la tragédie. Il regrettait jusqu'à les remontrances de feu son père, parfois bien rigides. Son père était dur, mais juste, son flegme autant que sa compassion faisaient régner l'ordre parmi les trois frères. S'il lui arrivait de réprimander d'une manière un peu trop cinglante, il se rectifiait toujours en constatant la sage conduite de ses enfants. C'est avec un léger sourire que Bình Minh se souvenait des réveils abrupts, empreints de terreur, lorsque leur père rentrait du travail du matin et que lui ainsi que ses frères profitaient plus qu'il n'était nécessaire du sommeil matinal, durant lequel le soleil s'occupait à briller de mille feux sur la sphère céleste. Aux premiers craquements de la porte d'entrée, les vaillants garçons bondissaient de leur lit aussi promptement qu'ils le pouvaient pour éviter de savourer, en guise de réveil, à la morsure ardente du plumeau en bois sur leur séant. L'aîné prenait maintenant conscience de l'importance d'une certaine forme d'ascétisme pour ne pas se laisser bercer par des habitudes de fainéant, son père voulait simplement préparer ses fils à ne pas saisir la vie mollement. « À table mes enfants ! » annonça la mère de famille. Il était déjà l'heure de se repaître. Bình Minh déposa son manuel et se dirigea vers la pièce de vie.

« Quel régal pour les yeux ces bols bien remplis ! s'exclama Khánh, le plus jeune des frères, catégorisé par Bình Minh comme étant le ventre vorace de la famille.

— Ne mange pas tout..., lui souffla Quyên, le deuxième frère en termes d'âge.

— Ces nouilles instantanées nous ont été offertes par tante Ngọc Diệp, mangez, mangez, il reste encore tout un carton rempli, expliqua la mère.

— Hmm, comme ça sent bon le crabe ! » conclut l'aîné qui n'adorait que les fruits de mer contrairement à son père, amateur de viande.

Bien que la valeur nutritive de ces nouilles au crabe ne dût pas excéder le cinquième du sandwich moderne, c'était avec une joie inouïe que cette famille dînait ensemble. Les repas n'étaient pas toujours aussi fastes. Après avoir aidé à débarrasser la table, Bình Minh retourna à son livre sous la lumière artificielle.

« Encore à lire ! s'étonna le benjamin.

— Il est sérieux contrairement à toi, dit nonchalamment le cadet en fixant le portrait de ses parents face à lui, tu prends le large quand grand frère ?

— Très bientôt, répondit simplement Bình Minh.

— Bon courage en tout cas, on compte sur toi. »

L'aîné, sur les conseils du père, s'était lancé dans un concours national pour devenir enseignant en mathématiques. Concours qu'il réussit, mais les forces du destin l'avaient poussé à suivre une tout autre voie. C'était non sans un certain regret que Bình Minh s'apprêtait à quitter la terre natale pour voyager avec son meilleur ami, en empruntant les routes maritimes ; tout comme plus d'un million de Vietnamiens entre 1975 et 1985 qui avaient choisi de prendre le chemin de l'exode : les dénommés *boat-people*. Bình Minh lisait à nouveau ce livre de classe, peu adapté à son niveau d'étude actuel, pour se rassurer vis-à-vis du monde en attendant l'éprouvant voyage qui l'attendait et qui allait l'épuiser bien au-delà de tout ce qu'il aurait pu imaginer.

Peu de temps après avoir échangé ces simples mots, Hoàng Phủ Văn Bình Minh et son fidèle ami Phạm Quốc Trường Sơn accompagné de sa femme et d'autres camarades, embarquèrent dans un canot de fortune. C'est avec cette embarcation périlleuse qu'ils allaient traverser plus de mille-quatre-cents kilomètres pour rejoindre les côtes philippines. L'archipel des Philippines, jouissant du même climat tropical que le sud du Viêt Nam, l'adaptation ne fut dans un premier temps pas très difficile. Bình Minh et ses compagnons de voyage savaient que l'accueil se devait de n'être que temporaire, c'est pourquoi ils restèrent là en attendant l'opportunité de trouver un autre pays d'asile. Ils restèrent sur l'archipel philippin près de deux ans. Période durant laquelle ils travaillaient diligemment et apprenaient l'anglais, la langue de la communication internationale. L'eau était omniprésente dans leur cadre de vie. Trường Sơn et ses proches étaient les premiers à partir, recueillis par un vaisseau norvégien. Bình Minh n'avait pas eu cette opportunité à ce moment précis et cette scission avec son ami eut bien entendu quelque effet sur lui. Ce n'est qu'un peu plus tard monta à bord d'un grand navire de transport de marchandises, français, accueillant une multitude de réfugiés à son bord.

La routine qui s'était installé fit maintenant place à d'effrayantes tempêtes, aux vagues scélérates aux tremblements du navire face à la force de l'eau de l'océan. Ces oscillations étaient tout à fait insupportables, particulièrement pour les esprits non avertis. Plus particulièrement encore si lesdits vacillements se produisaient durant les périodes nocturnes, la vision de périr noyés durant le sommeil devait empêcher bien des passagers du cargo Fort Saint-Antoine à fermer les yeux. Du côté de l'alimentation, les rations squelettiques avaient remplacé la

générosité de la cuisine austronésienne dont Bình Minh avait été habitué. De plus, la cohabitation dans ces conditions désastreuses alimentait les sources de tension. Pour ne rien arranger, une forte puanteur inondait les parties fermées du navire et les parasites y proliféraient. Ainsi, les voyageurs miraculés tels que Bình Minh parvenaient à subir le trajet tout en conservant une santé relativement correcte. Ce qui n'était pas le cas des moins chanceux qui souffraient de diverses maladies, pouvant conduire à la mort. Malheureusement pour ces derniers, l'assimilation à l'eau de la mer était la seule sépulture envisageable. De manière paradoxale, l'eau manquait à bord du navire. L'aîné avait conservé la gourde familiale qu'il transportait depuis le Viêt Nam, il la buvait avec parcimonie. Un matin, le bateau finit par accoster, mettant fin à l'aventure des passagers et des marins.

Par un concours de circonstances depuis son arrivée en France, Bình Minh se retrouvait dans la commune française d'Eauze. C'est d'abord d'un accueil exceptionnel empli de discours empathiques dont le jeune homme avait eu droit dans les différents foyers de transit parisiens. Ensuite, il avait choisi de rester un certain temps sous la tutelle des associations mobilisées pour la cause des réfugiés. De ce fait, il se retrouvait dans un centre provisoire d'hébergement à Eauze. Grâce à la politique des mesures incitatives à l'égard de l'embauche des réfugiés de l'Asie du Sud-Est, Bình Minh ne peina pas à trouver un emploi. Quelques mois passèrent avant qu'il ne décidât de se débrouiller tout seul en logeant dans la cave d'un restaurant au propriétaire bien avenant, sans tenir compte de l'article L1331-22 du Code de la santé interdisant de vivre dans des lieux impropres à l'habitation.

Un matin, Bình Minh se réveilla plus tôt que d'habitude, il restait assis sur son lit, fixant sa chère gourde et se remémorant son long voyage. Il fréquentait toujours des sources d'eau, mais dans une moindre mesure, la mer fit place aux plans d'eau du Tuzon. Quant au climat tempéré subtropical et humide de l'Occitanie, il ne différait point sensiblement de ce que le jeune Vietnamien avait toujours connu. Sa prolétarianisation intégrale comme la difficulté de la langue n'avaient pas l'air de l'affecter outre mesure, du moment qu'il pouvait continuer à contribuer financièrement à la subsistance de sa famille, à plus de dix-mille kilomètres de sa localisation. D'un point de vue relationnel, à force de côtoyer la solitude, loin de la famille, il finit par s'habituer à elle et à s'y adapter. Par moment, il faisait preuve d'une abnégation prodigieuse lorsqu'il ne mangeait que des œufs pendant plusieurs mois dans le but d'aider sa

mère. Il imaginait son sourire et cela le contentait, il pensait à ses frères encore jeunes aussi. Binh Minh avait eu vent de la bonne arrivée de Trùng Sơn en Norvège, l'Elusate¹ pensait à le revoir dès que les conditions seraient propices. Par ailleurs ses conditions s'améliorèrent doucement, il avait obtenu le permis de conduire et la nationalité française où il avait atteint la maturité : dix-huit ans, pour la deuxième fois, grâce au rabais d'âge pour des commodités d'ordre administrative. Il songeait à fonder une famille, ce serait peut-être demain ou bien dans dix ans. En attendant Binh Minh songeait à son voyage avec l'eau tout en fixant sa gourde, et même si fatalement sa mère en arrivait à oublier ses actes de bravoure ; le présent sourire, virtualisé dans son esprit, de sa mère ainsi que cette gourde familiale remplie d'eau, véritable relique de son odyssée, lui suffisaient. À ce moment, il ne pouvait ressentir que de la gratitude.

¹ Habitant de la commune d'Eauze.